

LES MAGES.

(Légende Orientale)

Séleucie, la ville aux blanches tours, sommeille tranquille au milieu d'une nuit pleine de calme et de poésie, de beauté vague et séduisante, enivrée par les parfums de ses champs fleuris ou bondissant les gazelles. Une brise, plus légère qu'un souflet, agite mollement les feuilles des palmiers et des mimosa géants, demeure habituelle des rossignols et des colombes sauvages. Sur la terrasse du palais royal dominant toute la cité, le roi Gaspar, très versé dans la science astrologique, étudiait les étoiles sans nombre qui scintillaient à la voûte céleste. Un secret pressentiment l'avertit qu'il y a passer dans le ciel un fait extraordinaire, et il attend anxieux. Le sage vieillard de Chaldée se soignait à sa longue chevelure blanche et retenue autour de son front par un cercle d'or, et sa barbe vénérable descend sur la poitrine. Il porte un ample manteau de fin lin, rehaussé de broderies d'or; son visage, empreint de gravité, reflète la douceur et la bonté. Soudain, un serviteur au teint cuivré parut sur la terrasse et s'approcha de lui. — Maître, dit-il en se prosternant, un homme vient de se présenter aux portes du palais. Il se souleva à peine, non sans grincer des dents. — C'est sans doute un marchand qui s'est égaré dans le désert! Reconnais-le; on ne frappe jamais en vain à ma porte. — Ce n'est pas un marchand, seigneur, car malgré son aspect misérable, il a dans le visage quelque chose de noble qui commande le respect, et ses habits sont des lambeaux de pourpre où brillent çà et là des pierres précieuses. — Conduis-le ici, et apporte du vin pur de Libye. Pendant que le serviteur allait exécuter ses ordres, Gaspar se demandait quel pouvait être cet être mystérieux, quel le hasard lui envoyait. Quelques instants après, l'étranger, entré par deux esclaves, fit son entrée sur la terrasse. Son visage était noir comme la nuit, et ses lèvres épaisses et rouges comme la fleur du grenadier; ses dents étaient blanches comme le lait des chameelles; ses yeux ressemblaient à deux taches noires au milieu d'un cercle de neige, mais son regard était plein de feu. Ses cheveux flottaient au vent, et sur son front étincelait un diadème orné de perles. Des lambeaux de pourpre couvraient à peine son corps, et le sang coulait de ses pieds nus. — Sois le bienvenu dans mon palais, étranger, dit le roi Gaspar, en lui tendant une coupe. Bois de ce vin, il réparera tes forces. Soulevé d'une main tremblante la coupe, le nouveau venu la vida avec ardeur. Une bienfaisante chaleur ranima ses membres affaiblis. Il s'avança jusqu'à l'oreille de Gaspar. — Merci, seigneur, de ta généreuse hospitalité. — Qui es-tu? Tu parais un mendiant, tu portes un diadème. — Je m'appelle Melchior, mon royaume est immense et s'étend sous le ciel brillant de l'Inde orientale le long des rives du Gange. — Pourquoi as-tu quitté ton pays? — Le peuple t'en aurait-il chassé? — Ce n'est pas le peuple qui m'a chassé, mais le diable. — Le diable? — Tu me sembles bon et compatissant, peut-être pourras-tu me consoler. Ecoute le récit de mes malheurs. Le roi Gaspar fit asseoir son hôte sur un lit d'ivoire; les esclaves les laissèrent seuls. Melchior commença, lentement, avec effort, comme s'il sortait d'un rêve pénible. — Il y a trois mois, je donnais, pendant la nuit, un grand festin à toute ma cour, pour célébrer l'anniversaire de ma naissance. Le vin coulait à flots, et nous étions ivres; l'ivresse nous gagnait. Je saisis une harpe et entonnai un chant plein d'insultes et de moqueries envers les dieux. Les applaudissements des convives couvraient ma voix et m'encourageaient. Soudain, un vieillard que je ne reconnus pas, entra dans la salle et s'avança parmi nous. Melchior se tut quelques instants; un sanglot mouge, et d'une voix sourde, il continua: — Ses yeux languissant des éclairs, sa voix pleine d'indignation résonnait dans la salle: Arrêtez, infâmes, s'écriait-il, cessez vos chants. Du temple où je priais, j'ai entendu vos outrages et vos railleries. Mon âme a frémi de colère. Ne craignez vous pas la fureur du dieu? L'orage gronde au dehors; écoutez la voix des dieux en courroux. — Alors, insensé que j'étais, je lui tendis une coupe, et lui dis d'une voix moqueuse: — Tiens, bois de ce vin de l'Inde, il calmera tes sombres pensées. — Un éclat de rire acénilit mes paroles. Le vieillard me traita de lâche et de méridien. Parvenu, je m'élançai sur lui; lui plongeai mon poignard dans la gorge. Un flot de sang me jaillit au visage; mon ivresse se dissipa; je reconnus le grand prêtre de Braham. Le visage de Melchior se contracta, ses yeux se creusèrent, sa bouche laissa échapper un long gémissement; puis il reprit avec une sorte d'empressement. — Fût-ce de douleur et de honte, je m'enfuis, sautant sur mon cheval et m'élançant dans le désert. — La tempête était horrible; de nombreux éclairs sillonnaient la nue, et le bruit du tonnerre, parcourant l'espace, redoublait son accent majestueux; la pluie tombait avec violence. Mais je ne voyais rien, n'entendais rien, ne sentais rien. Des larmes de sang coulaient de mes yeux; un violent dégoût me rongea la poitrine. Tout à coup je vis apparaître près de moi, le spectre blanc du grand prêtre. Melchior poussa un cri déchirant, ses dents claquèrent; puis se redressant, il se jeta en arrière, et s'écria, en tendant ses bras: — Grâce! grâce! Ne m'a-tu pas assez fait souffrir? Va-t'en, va-t'en, va-t'en! Mes vêtements sont en lambeaux, mes jambes ne me soutien-

ment plus, ma poitrine est un brasier ardent. Grâce! Laisse-moi! Laisse-moi! Un flot d'écume rougeâtre sortit de sa bouche; il tomba épuisé sur le lit. Le roi Gaspar, effrayé, lut prit la main et lui dit: — Calme-toi, mon enfant. Il n'est pas de crime qui ne puisse obtenir son pardon. Mais Melchior ne l'entendait pas. De grosses gouttes d'une sueur froide inondaient son front. Subitement, il se leva, et saisissant le bras de Gaspar, reprit: — Ne le vois-tu pas, là, ce spectre blanc? Il m'a poursuivi sans relâche à travers les vastes déserts. Regarde cette plaie béante, hideuse! Le sang coule toujours, toujours; sa barbe est toute rouge... J'ai peur... sa main sanglante me touche le front, ses doigts me brûlent comme un fer rouge... Défends-moi! Et il se laissa tomber sur la poitrine de Gaspar. Ce dernier se mit à lui parler avec douceur. Ses paroles de consolation et d'espérance pénétraient, comme un baume délicieux, dans le cœur du roi; elles résonnaient à l'âme du pauvre proscrit, comme les notes suaves du psautier au milieu d'une nuit calme et tranquille. Le fantôme du grand prêtre n'était plus là; Melchior devint plus calme. Comme tous deux regardaient le ciel étoilé, ils virent à l'horizon, au-dessus du désert, un globe de feu d'un éclat semblable à celui du soleil, se détacher de la voûte du ciel et se diriger vers eux, glissant à travers l'espace. — Quelle est cette merveilleuse étoile? s'écria Gaspar. N'est-ce pas celle qui doit nous apporter le pardon du ciel et la paix? Les anges prophètes l'annoncent, suivons-la. Elle nous conduira jusqu'au berceau du roi de Juda, du Messie promis aux nations. Balaam a dit: "Une étoile sortira de Jacob." — Suivons-la, dit Melchior; mon crime me sera pardonné. Pendant qu'ils contemplaient l'astre radieux, une troupe de cavaliers arriva en face du palais et des trompettes firent entendre leurs fanfares éclatantes. Les deux rois se retournèrent étonnés. Le mage Balthazar s'avança vers eux, vêtu du riche manteau bleu de Perse, parsemé de lions d'or. — Salut à toi, Gaspar, et à ton compagnon. J'ai aperçu l'astre mystérieux promis par les prophètes, et je suis accouru. Pendant ce temps, l'étoile avait traversé tout le ciel et s'était arrêtée au-dessus du palais. Un doux rayon de lumière tomba sur eux, illuminant leurs visages, et faisant resplendir dans la nuit le terrasse, aux angles de laquelle s'élevaient quatre gigantesques palmiers. Alors, Gaspar, levant les bras au ciel, s'écria comme inspiré: — Mes amis, suivons cette étoile; elle nous annonce la naissance d'un grand Roi, dont la bannière doit flotter de l'orient à l'occident, du midi au septentrion. Partons, dès maintenant; allons déposer à ses pieds l'or de Ninive la Grande, l'encens et la myrrhe, symboles de sa royauté, de sa divinité et de son humanité; allons baisser ses pieds divins, lui rendre hommage et l'adorer comme l'enfant de Dieu. C'est au pied de ce berceau que nous trouverons le bonheur et la paix. Le lendemain, dès l'aube, arrivés au milieu des trompettes, une nombreuse et riche caravane s'éloignait de Séleucie, au pas rapide des dromadaires, ne laissant derrière elle qu'un épais tourbillon de poussière. C'étaient les trois Mages qui se dirigeaient vers la Judée, guidés par l'étoile. LUDOVIC GARNICA DE LA CRUZ.

LA LEGENDE DE L'HOMME A LA CERVELLE D'OR.

Il était une fois un homme qui avait une cervelle d'or; oui, madame, une cervelle toute en or. Lorsqu'il vint au monde, les médecins pensaient que cet enfant ne vivrait pas, tant sa tête était lourde et son crâne démesuré. Il vécut cependant et grandit au soleil comme un beau plant d'olivier; seulement sa grosse tête l'entraînait toujours, et c'était pitié de le voir se cogner à tous les meubles en marchant. Il tombait souvent. Un jour il roula du haut d'un perron et vint donner du front contre un degré de marbre, où son crâne sonna comme un lingot. On le crut mort; mais en le relevant on ne lui trouva qu'une légère blessure, avec deux ou trois gouttelettes d'or caillées dans ses cheveux blonds. C'est ainsi que les parents apprirent que l'enfant avait une cervelle en or. La chose fut tenue secrète; le pauvre petit lui-même ne se doutait de rien. De temps en temps il demandait pourquoi on ne le laissait plus courir devant la porte avec les garçonnets de la rue. "On vous volerait, mon beau trésor!" lui répondait sa mère. Alors le petit avait grand-peur d'être volé; il retournait jouer tout seul sans rien dire, et se trimbalait lourdement d'une salle à l'autre. A dix-huit ans seulement ses parents lui révélèrent le don monstrueux qu'il tenait du destin; et comme ils l'avaient nourri jusqu'alors, ils lui demandèrent en retour un peu de son or. L'enfant n'hésita pas; sur l'heure même, comment? par quels moyens? la légende ne l'a pas dit, — il s'arracha de crâne un morceau d'or massif; un morceau gros comme une noix, qu'il jeta fiévreusement sur les genoux de sa mère. Puis, tout ébahi des richesses qu'il portait dans la tête, fon de désirs, ivre de sa puissance, il quitta la maison paternelle et s'en alla par le monde en gaspillant son trésor. Un traître dont il méprisait la vie, royalement, et semant l'or sans compter, on aurait dit que sa cervelle était insatiable. Elle s'épuisait cependant, et à mesure on pouvait voir les yeux s'éteindre, la joue devenir plus creuse. Un jour enfin le malheureux s'épouvança de l'énorme brèche qu'il avait faite à son lingot; il était temps de s'arrêter. Dès lors ce fut une existence nouvelle. L'homme à la cervelle d'or s'en alla vivre, à l'écart, du travail de ses mains, soupçonneux et craintif comme un avaré; fuyant les tentations, tâchant d'oublier lui-même ces fatales richesses auxquelles il ne voulait plus toucher. Par malheur, un ami l'avait suivi dans sa solitude, et cet ami connaissait son secret. Une nuit, le pauvre homme fut réveillé en sursaut par une douleur à la tête, une éffroyable douleur. Il se dressa éperdu, et vit, dans un rayon de lune, l'ami qui fuyait en cachant qu'il avait des choses sous son manteau. Encore un peu de cervelle qu'on lui emportait!... A quelque temps de là, l'homme à la cervelle d'or devint amoureux, et cette fois tout fut fini. Il aimait du meilleur de son âme une petite femme blonde qui l'aimait bien aussi, mais qui préférait encore les pompons, les plumes blanches et les jolis glands mordorés battant le long des bottines. Entre les mains de cette maligne créature, moitié oiseau, moitié poupée, les piécettes d'or fondaient que c'était un plaisir. Elle avait tous les caprices, et lui ne savait jamais dire non; même de peur de la peiner, il lui gacha jusqu'au bout le triste secret de sa fortune. — Nous sommes donc bien riches! disait elle. Le pauvre homme répondait: — Oh! oui, bien riches. Et il souriait avec amour au petit oiseau bleu qui lui mangeait le crâne innocemment. Quelquefois cependant la peur le prenait, il avait envie d'être avaré; mais alors la petite femme venait vers lui en sautillant et lui disait: — Mon mari, qui êtes si riche, achetez-moi quelque chose de bien cher. Cela dura ainsi pendant deux ans; puis un matin la petite femme mourut, sans qu'on sût pour quoi, comme un oiseau. Le trésor touchait à sa fin; avec ce qui lui restait, le vent fit faire à sa chère morte un bel enterrement. Cloches à toute volée, lourds carrosses traînés de noir, chevaux empanachés, larmes d'argent dans les velours, rien ne lui parut trop beau. Que lui importait son or maintenant? Il en donna pour l'église, pour les porteurs, pour les vendeuses d'immortelles; il en donna partout sans marchandiser. Aussi en sortant du cimetière il ne lui restait presque plus rien de cette cervelle merveilleuse.

Chateaubriand. — Il demeure dans les environs. Mme de Staël. — Vous avez une patience! (Amable.) La patience des Martyrs. Chateaubriand. — Je ne suis pas une héroïne frémissante comme Corinne. Mme de Staël. — Heureusement ils passent et voici des hommes plus illustres, des hommes qui pensent. M. le comte de Viguy, je crois? Viguy. — Voulez-vous me permettre, madame, de vous présenter M. Victor Hugo, ancien pair de France. Chateaubriand. — Ah! L'enfant sublime. Mme de Staël. — Vous êtes un enfant sublime, monsieur? Victor Hugo. — Madame, j'ai vieilli depuis. Lamartine. — Pas vous. Musset. — M. le comte de Viguy, je crois? Lamartine vieillit qui me traite d'enfant. Mme de Staël. — Ah! monsieur de Musset, vous serez toujours jeune et grand dans le cœur de toutes les femmes! Chateaubriand. — Mais Lamartine? Mme de Staël. — Musset dans le cœur, Lamartine dans l'âme. Chateaubriand. — Hugo dans l'esprit... aux quatre vents de l'esprit. Alex. Dumas, surnommé, à Balzac. — Voilà un louis, faites-en entrer deux. Musset. — Qu'est-ce qu'il y a? Dumas. — C'est Balzac qui me demande dix francs pour les funérailles d'un haïssier. Mme de Staël, le désignant. — C'est un homme de couleur. Balzac. — Qui a mis pas mal de noir sur du blanc. Mais c'est tout le passé brillant et joyeux de la France qui vit dans cette œuvre infinie... Stendhal. — Et tout l'avenir qui s'amasse dans la vôtre, toutes les générations qui se sont succédées depuis vous et dont votre génie jeta les germes. Mme de Girardin. — Monsieur Beyle, vous n'avez pas trouvé cela dans la lecture du Code. Stendhal. — Non, monsieur le comte de Launay, mais j'aurais voulu le voir dans vos *Courriers de Paris*. Mme de Staël. — Cette dame? Chateaubriand. — S'appelle Delphine, comme celui des romans que j'aime le mieux; c'est un des esprits les plus charmants de son temps. Mme de Staël. — Et cette autre qui vient là? Dieu me pardonne, elle est vêtue comme un homme! Mme de Girardin. — L'auteur d'Indiana. George Sand, à Flaubert. — J'ai hâte de sortir de ces décomptes; retournez à Nohant, voulez-vous? Mes arbres valent bien les ombrages de Croisset. — Mais ne trouvez-vous pas que cela est le Homais ici? Flaubert. — Chère amie, puis-til rigue... George Sand. — Comme la peste! Allons nous-en. — Venez-vous, dites? Liszt. — Attendez! Qu'arrive-t-il donc à Rossini? Rossini, accourant. — Seigneur! Dieu mio! Aux queues de quelques chiens hurlants vient-on d'attacher tant de casseroles retentissantes? Wagner, superbe. — Le pauvre! Il a entendu l'ouverture de *Parifal* (*Mépriant*). Cela ne se file pas comme du macaroni. Malibran. — Il a tort; j'aimais *Otello* et le *Barbier*, mais j'aurais aussi voulu être Elza ou Yseult. Rachel. — Et moi Dona Sol. Valma. — Je me contente d'avoir été Talma. Le comte d'Orsay. — Nous vous aurions applaudi sans réserve, si vous n'aviez pas donné votre nom à un vêtement si défectueux. Le duo de Caderousse. — Mon cher d'Orsay, vous vous attachez peut-être trop à la question de costume. D'Orsay. — C'est que, de mon temps, le costume s'attachait à nous. Ah! l'époque admirable de nos redingotes pincées, des pantalons colants, des précieux gilets! Comme on savait se mettre! Le duc de Morny. — Maintenant il ne s'agit plus de se mettre. Caderousse. — Ils ne soupent plus, ils boivent de l'eau minérale, ils ne connaissent même pas l'art de se rainer galamment! Morny. — Ceux qui n'ont pas vécu de 54 à 65 ignorent ce que c'est que l'élégance de vivre. Ingres passe, donnant le bras à Delaroche. — Entend-ils le regretter le passé, détestent le présent. Quo nous importe à nous? Ne suffit-il pas que les lignes et leur beauté soient éternelles? Delaroche. — Et la couleur infiniment nouvelle! Ingres. — Mais avouez que les pointillistes... Delaroche. — Il y a des impressionnistes bien affligeants, convenez-en. Ingres. — Venez-vous au Grand Palais; tout n'est pas démodé encore. Delaroche. — Mon Dieu, puis-je c'est jour de ougè, si nous allons tout simplement au Louvre? Ingres. — Je reverrai avec plaisir votre beau portrait de M. Thiers.

DIALOGUE DU SIECLE.

Dans la rue des Nations, où quelques façades déjà attaquées par la pioche se trouent comme les murs d'une ville mitraillée, Napoléon s'avance avec son cortège immense de maréchaux et de ministres. La pluie a trempé, mouilli, délavé le sol qui se gâche en glaises noires et grasses; mais la troupe d'immortels touche à peine des pieds cette fange. Napoléon. — Il me semble que nous avons déjà fêché un peu par tout ici. Murat. — Je crois bien, Sire; c'est ici toute l'Europe et presque toute la terre. Bernadotte. — Ah! voici le pavillon de Suède! Napoléon. — Comme l'Italie est grande! Le prince de Talleyrand. — Votre Majesté y a passé. Napoléon. — Où est l'Angleterre? Fouché. — Déjà démolie à moitié. Talleyrand. — Le duc d'Ortrante parlerait-il à la façon des augures? Ney. — Je ne vois pas la Russie. Berthier. — C'est parce qu'elle est partout. Ségar. — Peste! Quelle construction gothique et massive, la lourde ordonnance! Monsieur de Fontanes, savez-vous ce que c'est? Fontanes. — Le palais de l'Empire d'Allemagne, monsieur le comte. Napoléon. — L'Empire d'Allemagne! Il me semble que je rêve: l'Allemagne est un pays, ce n'est pas un Empire. Le ferre. — Pourtant, Sire, regardez. Entre les lignes rompues des pavillons une autre suite se montre moins magnifique et charmante: de grands corps lourds et balancés d'hommes tristes aux montaches épaissies sous des casques à pointes. Et voilà que les cortèges se rencontrent; vont se croiser. Talleyrand. — Sire, l'Empereur allemand. Bismarck. — L'Empereur des Français, roi d'Italie. Les souverains se toient, silencieux; mais Hohenzollern, le premier, salue Bonaparte et les deux troupes défilent l'une contre l'autre. Berthier. — Voici Moltke. Moltke. — Voilà Wagram. Masséna. — M. de Koon. Koon. — Rivoli, Essling. Ney. — Le prince Frédéric Charles. Prince Frédéric Charles. — Etchingen. La Moskwa. Davout. — Werder. Werder. — Eckmühl. Auertadt. Bismarck. — Nos généraux portent des noms de guerriers. Talleyrand. — Les notes des noms de victoires. Ségar. — Ah! M. de Chateaubriand avec Mme de Staël. Mme de Staël apercevant l'Empereur. — Logre de Orse! On le reconnaît donc partout! Si nous prenions par les quais, mon cher vicomte. Non, cet homme-là m'a pourrui en Suisse, à Vienne, à Monçon; il faut maintenant que je le retrouve ici!

Delaroche. — Voici l'original qui vient vers nous. Ingres. — Il est avec M. Guizot; mais la politique m'ennuie... (Ils s'éloignent.) M. Thiers. — Autrefois je disais qu'il n'y avait plus une faute à commettre. M. Guizot. — Vous pourriez les avertir aujourd'hui qu'ils n'ont plus un crime à éviter. M. Thiers. — Cette rue des Nations, en plâtras, ce factice, cet éphémère, n'est-ce pas l'image de l'Europe, telle qu'elle est aujourd'hui, une façade prête à s'effondrer? Si vous sachiez ce que j'ai vu pendant mon voyage de 70! M. Guizot. — Je pense à ce que le président Krüger doit voir en ce moment. M. Thiers. — Malgré tout, malgré eux — et c'est pour moi un sujet de stupefaction renouante — la France est toujours grande et forte. M. Guizot. — Nous faisons mentir le proverbe: "Les Français ont des gouvernements qu'ils ne méritent pas." M. Thiers. — Chut! Regardez ces ombres, là-bas, aux gastes insolentes et gauches, ces fantoches aux attitudes désolées! Ce sont des vivants. Je croyais qu'il nous n'étions qu'entre morts. M. Guizot. — Le président du conseil, le ministre de la guerre, celui des affaires étrangères... Ce sont presque des morts, c'est un cabinet qui agonise. M. Thiers. — Que font-ils parmi nous? M. Guizot. — Ils viennent demander à l'Exposition qui meurt l'annonce d'un peu de gloire. M. Thiers, riant. — Voilà l'Empereur, il revient. Napoléon reprend lentement le chemin des Invalides; sur son passage les hommes du siècle s'écartent, se rangent comme pour une revue suprême; il passe au milieu de cette haie de grands. Devant lui le groupe des vivants s'effrite, s'évapore. Pen à peu, le soleil, le premier du siècle, dort le dôme qui abrite le sommeil du César comme pour lui montrer le lieu de son repos et de sa gloire. M. Thiers. — Messieurs, je suis un petit bourgeois de France et j'ai un peu de scrupule à prophétiser devant vous; mais à la fin c'est toujours nous qui avons raison. Autrefois, tout finissait par des chansons, tout finit aujourd'hui par des contribuables. Allons dormir aussi. Je vous donne rendez-vous à l'an 2001. Vous retrouverez ce jour-là votre pays grand, heureux et prospère, croyez-moi. Les anarchies passent. La France reste.

La Saint-Sylvestre. A Paris, la nuit de la Saint-Sylvestre ne se distingue pas sensiblement des autres. Un peu plus d'animation sur les boulevards, un peu moins de spectateurs dans les théâtres, parce que tout le public s'empresse, chacun selon ses moyens, autour des boutiques du jour de l'An, autour des magasins de confiserie et de jouets; c'est tout ce qui caractérise la soirée du 31 décembre. Et encore faut-il que la soirée soit belle. En province, nulle différence: villages et villes s'endorment de bonne heure, dans la paix habituelle et le silence accoutumé. A Londres, ville de brumes, on le noctambule n'a pas beaucoup de charmes, presque personne dans les rues; pas de promeneurs, pas de flâneurs; les seuls passants que l'on rencontre se hâtent vers les théâtres, qui, ce soir-là, font salle comble, et vers les temples, où l'on célèbre des offices pour appeler la bénédiction divine sur la nouvelle année. A Berlin, la nuit de la Saint-Sylvestre est une nuit de carnaval. Carnaval sans costumes et sans masques, mais qui autorise les mêmes libertés et la même joie bruyante que, chez nous, la nuit du mardi gras. Dans les grandes rues, et surtout sous les tilleuls, c'est un défilé ininterrompu de promeneurs, les uns à pied, les autres en voiture ou en bicyclette, qui sont d'interpellent, se saluent, ébahissent des souhaits et des lazzi. Tout Berlin se croit obligé de prendre part à cette promenade nocturne pour laquelle on ne fait d'ailleurs aucune cérémonie. Pour cette fête familière, on ne s'endort pas; les hommes se promènent dans leur carrosses les solennels "cylindres" (lisez: chapeaux hauts de forme); les femmes n'arbovent pas leurs toilettes habillées; chacun se rend sous les tilleuls dans son accoutrement ordinaire, dans le costume de travail qu'il a porté toute la journée. Plutôt que de manquer à la *Sylvestre Promenade*, ouvriers et commerçants aiment mieux perdre un peu de leurs salaires et de leurs bénéfices. Cafés, brasseries, restaurants, ferment à la première heure, et la soirée du 31 décembre est la seule de l'année où les Berlinois se privent, sans douleur, de boire et de manger.

Lâcheté. Par les jours gris et sombres que l'on voudrait chasser, l'on voit souvent des ombres Passer et repasser. Ces ombres douloureuses, Sans parole pourtant, Mais qui sont malheureuses, Notre esprit les entend. Ce sont celles des femmes Qui peuvent revenir Vers les hommes infâmes, Ses venger et punir. Car nous autres, les hommes Au cœur lâche et petit, Idignes que nous sommes, Nous leur avons menti. Les avoir subornées Pour le plaisir des sens, Ensuite abandonnées Aux autres, à des passants, Nous leur avons menti. Est-ce donc, nobles maîtres, Bien superbe à vos yeux, Et faut-il être traités Pour être glorieux? Mais non, Trahir la femme Est une lâcheté Tout simplement infâme, Infâme, en vérité. J. G.

L'exécution d'Euhai.

Un télégramme de l'agence Laffan donne des détails sur l'exécution de Euhai, le meurtrier du baron de Ketteler, qui a eu lieu à Pékin le 31 décembre. "Les troupes allemandes surveillaient l'exécution, qui a eu lieu à l'heure où les affaires sont le plus actives et en présence d'une foule immense. "Le meurtrier fut obligé de s'agenouiller au milieu de la rue pendant une demi-heure, en attendant l'arrivée des officiers allemands qui désiraient voir la cérémonie (sic). "Pendant ce temps, le bourreau se tenait à ses côtés, le sabre à la main, ainsi que l'aide-bourreau. Tous deux portaient des habits tachés de sang, car ils venaient de procéder à huit autres exécutions. "Le condamné avait l'air gai. Malgré l'attente, il rit à plusieurs fois de bon cœur, en disant que son nom est honorable et que lui-même était un honnête homme. "A l'arrivée des officiers, l'aide-bourreau fit passer une feuille deux fois au tour du cou du prisonnier, la fixant sous le menton, puis, tirant à la fois sur la ficelle et sur la natte de cheveux, tendit le cou du prisonnier le plus possible. "Pendant ce temps, le bourreau appuyait son genou entre les omoplates du condamné et lui ramenait les mains en arrière. En même temps, une violente secousse lui abaissait la face dans la poussière. "Le bourreau, se reculant, prit son sabre et donna deux coups avant de séparer la tête du tronc. La tête a été placée dans une cage suspendue dans la rue. "Le meurtrier était un soldat placé dans la rue Hatanan avec la consigne de tuer tout étranger qui essaierait de passer et c'est pour obéir à cet ordre qu'il tua le baron de Ketteler. NOUVELLES, REOETTES, PROCEDES UTILES. Moyens de conserver le caoutchouc. Voici, d'après le *Chasseur Français*, un moyen de conserver le caoutchouc. Le caoutchouc, par sa composition chimique et la vulcanisation nécessaire à ses propriétés physiques, est une matière qui craint essentiellement le contact du corps gras, des acides violents et de la chaleur; les rayons du soleil et la lumière trop vive exercent aussi à sa surface une action nuisible. On se trouvera donc bien de le conserver dans un local frais, plutôt humide, un cuveau, un armoire garnie d'étoffe épaisse, et la vulcanisation est d'autant plus nécessaire que l'objet est plus mince, exemple: une chape, un protecteur, une chambre à air. Tel objet qui, exposé directement au soleil, sera détérioré en quelques jours, conservera toutes ses propriétés s'il est placé dans un local frais et à l'abri de la lumière. Les pièces placées et vitrées seront donc rapidement crasseuses, fendillées et même durcies. Eviter le contact du plein et du soleil, si possible, avec de vieux sacs ou une bûche, si le local est un peu chaud ou trop clair. Si on ne peut monter des enveloppes sur jantes ce qui est toujours préférable, on les laissera dans leur position naturelle soit suspendues sur un bâton rond de 4 à 6 centimètres, soit de préférence couchées à plat les unes sur les autres sans liens, ni ficelles. Eviter les courants d'air, l'humidité profonde qui pourrait les tordre. La santé de la reine Victoria. Prose Anonyme. Cowes, île de Wight, 19 janvier. — La reine a passé une bonne nuit elle est beaucoup mieux, ce matin.